

Itinéraires ensoleillés

Stéphane Michaud

Number 231, May–June 2004

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/48138ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Michaud, S. (2004). Review of [Itinéraires ensoleillés]. *Séquences*, (231), 14–15.

Itinéraires ensoleillés



Le cinémelomane moyen, collectionneur exigeant de nature, vit actuellement une sorte d'âge d'or. En cette période sombre où alternent dans les salles redites musicales et épais impératifs commerciaux, jamais n'aura-t-on vu ressurgir autant de chefs-d'œuvre symphoniques oubliés, issus d'un passé pourtant pas si lointain. À contre-courant des modes et des tendances, la grande musique de film a fini par acquérir ses lettres de noblesse, et ce, grâce entre autres à de modestes mais fort entreprenantes maisons de disques, souvent américaines, pour qui la préservation et la promotion de ces enregistrements de rêve constituent la raison d'être. Les quatre scores originaux suivants, exhumés par elles dans les derniers mois, sont à mon avis des exemples-clés de cette vague bénie de redécouvertes. Tout en partageant une certaine ambition et un exotisme assumé, ceux-ci ont en commun qu'il s'agit, hélas, de rééditions limitées, disponibles uniquement par les canaux spécialisés. Le prix à payer, en cette triste époque de prêt-à-porter musical, si l'on veut sortir un peu des sentiers battus...

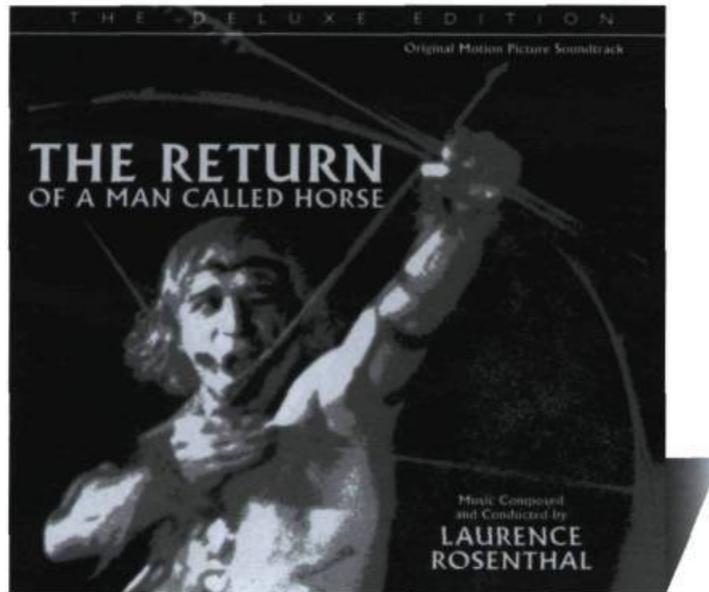
UNE LETTRE À JOHNNY

Place à l'été avec **A Summer Place** (1959) ! Ce film-culte, aux stars préfabriquées (Sandra Dee, Troy Donahue), abondamment tourné en ridicule dans un numéro fantaisiste de la comédie musicale **Grease** (1978), apparaît comme l'aboutissement de ces *dramas sociaux bien intentionnés* à l'américaine des années 1950, qui faisaient les délices des adolescent(e)s dans les ciné-parcs et qui font figure désormais de mélodrames ultra-kitsch (mais dont des cinéastes du présent, Todd Haynes notamment, revendiquent l'héritage)... En dépit de cela, le vénérable Max Steiner, père de l'école symphonique hollywoodienne (**Gone with the Wind**, **Casablanca**), longtemps en mal d'inspiration, a visiblement été ému, au crépuscule de sa fructueuse carrière, par ce sujet tabou des *liaisons coupables*, concoctant non pas un, mais deux thèmes d'amour associés aux couples vedettes du film : l'un pour Ken et Sylvia, l'autre, pour leurs enfants, Molly et Johnny. Ce dernier, pour bois et cordes, ingrédient secondaire d'une trame sonore déjà romantique à souhait, s'est immédiatement démarqué du

reste par sa simplicité, sa fraîcheur et sa modernité (surprenantes chez Steiner) et a connu un engouement populaire inouï sous la forme d'un arrangement, presque identique à celui du film, du musicien Percy Faith. [Quel dommage toutefois que Steiner n'en ait pas profité pour citer quelques mesures de son incontournable contribution musicale au classique **King Kong** (1933), auquel nos deux jeunes amoureux transis font directement allusion dans une scène !...] Inexplicablement, malgré l'immense consécration de ce célèbre *Theme from A Summer Place* qui subsiste encore de nos jours sous maintes versions édulcorées, il aura fallu près de quarante-cinq ans pour qu'une édition discographique de la bande originale se concrétise enfin. Le département musical de l'Université Brigham Young de l'Utah (responsable d'autres projets de restaurations rares, tels **The Searchers**, du même compositeur) a eu accès pour ce faire à la copie d'archives monophonique de l'enregistrement stéréo d'origine, aujourd'hui perdu, des studios Warner, tel que dirigé par Steiner. D'une qualité sonore tout de même étonnante, ce disque (FMA-MS112, 79:48) se trouve agrémenté d'un superbe livret-souvenir, farci de notes et de photos. Pour les nostalgiques d'une Amérique qui, déjà, commençait à perdre son innocence...

LETTRE PASTORALE

Depuis plus d'un quart de siècle, la compagnie Varese Sarabande de Californie fait le délice des cinémelomanes sérieux et curieux, prenant sans cesse des risques en éditant ou rééditant les scores de longs métrages n'ayant pas nécessairement récolté de succès sur le plan financier ou critique. C'est le cas de **Hawaii** (1966), qui fait partie des items sélects de son *Club CD*, accessible uniquement par Internet. Cette languette superproduction, adaptée du roman-feuille de James Michener et réalisée par George Roy Hill (**The Sting**), a souffert beaucoup du fait que son anti-héros entêté, incarné avec conviction par le toujours digne Max Von Sydow, soit si antipathique... Comme il sied à ce sujet épique, le compositeur Elmer Bernstein (**The Ten Commandments**) s'est surpassé, jouant la carte de l'hypermélodisme et du grandiose, livrant là une tapisserie sonore festive, colorée, engageante, spectaculaire célébration



de paysages tropicaux, très richement orchestrée par ses collaborateurs habituels du temps, Leo Shuken et Jack Hayes. (Bien sûr, on pourra lui reprocher, vers la fin, d'avoir récupéré presque note pour note le thème composé par son distingué collègue Alfred Newman, l'année précédente, pour l'interminable **The Greatest Story Ever Told** de George Stevens, avec également Von Sydow dans le rôle principal. Mais cela relève davantage du clin d'œil que du plagiat...) Outre un livret explicatif joliment illustré, l'album double de Varese (VCL 0403 1017) contient à la fois le remarquable réenregistrement commercial stéréo de 1966 (35:52) et la musique telle qu'interprétée pour le film (74:56), dont une copie monophonique, en excellent état, a été récupérée par miracle... Ne manque plus maintenant qu'une ressortie en DC de ce que d'aucuns considèrent, après **Hawaïi**, comme le magnum opus absolu de cet éminent musicien : le tout-puissant **Heavy Metal – The Movie** (1981)...

EN REMONTANT LE NIL

Avatar d'un magazine éponyme, Film Score Monthly (FSM) est une autre de ces étiquettes dynamiques et visionnaires, dont Lukas Kendall, l'homme derrière les généreux remixages EMI des BOFs de James Bond (voir *Séquences* No. 228) est, depuis le début, le maître d'œuvre. Fort d'un accès privilégié aux bandes maîtresses de plusieurs autres titres du catalogue MGM, ce dernier a eu la brillante initiative de ressusciter le merveilleux poème symphonique, œuvre du Britannique Frank Cordell, qu'inspira le sous-estimé drame historique **Khartoum** (1966), dans lequel Charlton Heston, meilleur qu'à l'accoutumée, et Laurence Olivier s'adonnent à un beau duel d'acteurs. Pour cet autre récit panoramique, somptueusement photographié, où s'affrontent l'Islam et l'Occident (thème redevenu tout à coup d'actualité...), Cordell a su tirer le plein parti d'imposants effectifs orchestraux, parsemant sa composition de quelques touches pompières typiquement *british* à la Elgar, et trahissant ici et là, dans les moments plus dramatiques, l'influence de contemporains comme Alex North (**Cleopatra**) et Leonard Rosenman. À cette évocation malgré tout unique et splendide d'aventures moyen-orientales, FSM a cru bon d'ajouter, en complément, un autre score militariste de

Cordell pour l'obscur drame de guerre **Mosquito Squadron** (1969), avec David McCallum. Le résultat (Vol. 7, No. 2) ? Près de quatre-vingts minutes de mémorables accords belliqueux, à l'acoustique recherchée, d'où ne sont pas exclus, surtout dans la première moitié, d'intenses passages d'un lyrisme retenu.

LA DANSE DU SOLEIL

Raffiné, cultivé, ayant étudié à Paris, Laurence Rosenthal (**Becket**, **The Miracle Worker**, **Clash of the Titans**) est un de ces polyvalents artisans musicaux de Hollywood perpétuellement sous-représentés sur le plan discographique. À ce chapitre, la ressortie audionumérique de sa magnifique partition pour le film d'Irvin Kershner, **The Return of a Man Called Horse** (1976), doit être considérée comme un événement majeur. À travers un ample canevas symphonique, augmenté d'une instrumentation ethnique traditionnelle et de quelques sonorités expérimentales, Rosenthal a voulu rendre le plus vibrant des hommages à la culture des fiers Indiens Lakota du Midwest américain, lesquels, dans cette intrigue, finissent par adopter le très Anglais John Morgan (intéressant Richard Harris) comme un des leurs. En ce sens, le travail parfaitement maîtrisé de Rosenthal surclasse aisément celui de son prédécesseur, Leonard Rosenman, pour le premier chapitre de cette saga, **A Man Called Horse** (1970). À titre d'exemples, la pièce *The Sun Vow* (6:26), qui incorpore chants incantatoires et complexes textures sonores, ou *The Young Chief – The New Life* (7:08), magistrale récapitulation thématique aux crescendos éblouissants, qui parviennent à élever cette fiction au rang de mythe. Qui plus est, cette fantastique remastérisation, supervisée par le compositeur lui-même, se voit augmentée de quelques morceaux inédits, qui ne font qu'ajouter à l'authenticité et à l'unité organique de l'ensemble... Cette si précieuse réédition (VCL 0403 1020, 59:37), nous la devons une fois de plus aux gens avisés de Varese Sarabande, sans qui, avec ceux de FSM et leurs semblables, les accros de la paraphrase musicale au grand écran, si décriée et pourtant si exaltante, se sentiraient décidément bien seuls... sous le soleil. ↻

Stéphane Michaud